

LA TRADUCTION
DU LIVRE
DE JEUNESSE :
PROFESSION ET
MONDIALISATION

CLAUDE COMBET
journaliste à *Livres Hebdo*

**Petit panorama rapide de l'édition
pour la jeunesse et de sa traduction à travers le prisme des
échanges internationaux qui se déroulent chaque année
à la Foire du livre de jeunesse de Bologne**

L'histoire de la traduction du livre de jeunesse est indissociable de l'évolution du livre de jeunesse. Dans les années 80 et 90, il était de bon ton de se plaindre du nombre de titres traduits dans une production qui restait encore modeste, et du manque de création dans l'édition française. À l'aube des années 2020, la donne a changé mais les clichés ont la vie dure : on ne mesure pas toujours la vitalité, la créativité, la qualité de la production jeunesse. Peu médiatisée, celle-ci reste dans l'ombre et n'intéresse, au-delà des éditeurs, des auteurs et des traducteurs qui y travaillent, que les prescripteurs – les libraires et bibliothécaires qui suivent tout ce qui se publie – et les parents et grands-parents qui achètent les livres.

Depuis trente ans, l'édition pour la jeunesse a vécu une véritable révolution au point de devenir le secteur le plus imaginaire de l'édition, en perpétuel mouvement – lectorat oblige – et un segment majeur dans l'économie du livre qui fait beaucoup d'envieux. Les acteurs sont de plus en plus nombreux sur la scène du livre de jeunesse, depuis la toute petite maison qui se limite à quatre nouveautés par an jusqu'au groupe international présent dans le monde entier, comme Hachette. De fait, le livre pour enfants – et sa traduction – ont basculé dans le professionnalisme et la mondialisation.

Dans son article « La littérature traduite en français : le point de vue du bibliothécaire » (in *Traduire les livres pour la jeunesse, enjeux et spécificités*, *Revue des livres pour enfants*, Hachette/BNF, 2008), Viviane Ezratty annonce 54 % de traductions en 1982 (dont 90 % de l'anglais), 30 % en 1995 (dont 81 % de l'anglais) pour une production de 1 800 nouveautés, 16,5 % en 2006 pour une production de 7 000 nouveautés (source *Livres Hebdo*).

Aujourd'hui, paraissent 11 542 nouveautés pour la jeunesse par an (source *Livres Hebdo*/Électre, chiffre 2016), dont 2 140 traductions, majoritairement de l'anglo-américain. Que traduit-on ? On ne fera pas ici un panorama de l'édition pour la jeunesse, mais l'éventail est large depuis le livre tout en carton ou le livre bain jusqu'au roman pour les adolescents, en passant par les albums, les livres d'éveil, les pop ups, les documentaires, les livres d'art, les livres d'activités, etc. De fait, la traduction a accompagné l'évolution du livre pour la jeunesse, notamment son internationalisation.

De tout temps, on a traduit des livres pour enfants, depuis les contes de Grimm et d'Andersen jusqu'aux livres de Beatrix Potter ou de Roald Dahl, en passant par les albums de Maurice Sendak, Tony Ross, Babette Cole, David McKee, Anthony Brown ou les pop-ups de Jan Piekowski, Robert Sabuda et David A. Carter. Depuis toujours, les jeunes Français ont bien sûr accès au dernier film Disney et aux livres qui l'accompagnent. Les grands classiques contemporains signés Michael Morpurgo, J. K. Rowling, Philip Pullmann, Anthony Horowitz, Lois Lowry, Anne Fine sont aussi des incontournables chez nous.

Mais comment traduisait-on ? Comme le polar, la littérature pour la jeunesse a souffert de son statut de littérature de genre et toute l'attention nécessaire n'a pas toujours été portée aux traductions proposées. Les spécialistes parlent d'ailleurs plutôt d'adaptation que de traduction. Les livres d'Enid Blyton en particulier comme *Le Club des cinq* en Bibliothèque rose ou la série des *Alice* signée en collectif sous le pseudonyme de Caroline Quine (Bibliothèque verte), ont même été réécrits plusieurs fois au fil du temps, sous prétexte de mettre le texte et ses références en cohérence avec l'époque. *Fifi Brindacier*, d'Astrid Lindgren a aussi souffert de ce massacre en règle du texte original.

En trente ans, l'édition pour la jeunesse est passée de l'ère artisanale à l'âge industriel. La Foire du livre de jeunesse de Bologne en est la preuve. Les éditeurs y achètent les droits des titres qu'ils veulent traduire et publier. Si, côté achats, les Américains et les Anglais règnent toujours en maîtres, l'édition française pour la jeunesse fait désormais référence. Elle est même considérée comme la plus belle du monde, la plus innovante, y compris d'un point de vue graphique, et a influencé certains éditeurs britanniques qui ont quelque peu abandonné les petits lapins. Les éditeurs étrangers se déplacent dans le pavillon français pour voir les nouveautés et projets, pour humer l'air du temps et les modes, pour trouver des idées. Ils n'achètent pas toujours les droits des livres, prétextant « *qu'ils sont beaux mais ne conviennent pas à leur marché* ».

Pour certains albums et documentaires, chers à fabriquer, la co-édition est indispensable pour rentabiliser le tirage : c'est à Bologne qu'on montre maquettes et projets, qu'on se met d'accord pour publier ensemble, que se font les transactions. Je me souviens de la Foire de Bologne qui a suivi la sortie des « Premières découvertes » de Gallimard Jeunesse (1989). Dans tous les pavillons et dans chaque pays, étaient exposés des exemplaires de la célèbre collection, dont tous les éditeurs étaient fiers. En 2008, la seule maquette de *L'Abécédaire* de Marion Bataille a convaincu d'emblée sept éditeurs qui l'ont acheté avant sa sortie.

Reste que le statut de la traduction du livre de jeunesse a véritablement évolué avec celui de la fiction. L'événement de ces vingt dernières années est incontestablement la publication de Harry Potter. *Harry Potter à l'école des sorciers* de J. K. Rowling est sorti en octobre 1998 directement en poche dans la collection Folio Junior (et a ensuite été repris en grand format). Gallimard Jeunesse ignorait à l'époque la portée de la saga, qui n'était pas encore écrite dans son intégralité. Confiant dans le côté littéraire du livre, l'éditeur a fait appel à un traducteur reconnu, Jean-François Ménard, plutôt spécialisé dans les textes de théâtre, démontrant ainsi qu'il prenait au sérieux la traduction de ce livre. Harry Potter a symbolisé l'internationalisation de la fiction pour les jeunes mais a aussi bouleversé les tranches d'âge... Il a ouvert la voie à la littérature pour les adolescents et même au segment « jeunes adultes » (*young adults*) des

15-25 ans, plutôt dans le genre fantastique ou remettant au goût du jour les textes dystopiques, voire apocalyptiques. Une nouvelle niche éditoriale est née, attirant les publications en nombre, avec de bonnes ventes (il n'est pas rare de voir un roman se vendre à 10 000 ou 20 000 exemplaires, un beau score pour la fiction que les titres pour les adultes n'atteignent pas toujours), qui ont empiété sur celles de la littérature générale. Une tranche d'âge se fabrique les mêmes références, la même culture – essentiellement anglo-saxonne – dans tous les pays : une nouvelle étape de la mondialisation a été franchie.

Dans la lignée de Harry Potter (huit volumes, sept volumes de la saga et une pièce de théâtre, *Harry Potter et l'enfant maudit*), les jeunes ont lu *À la croisée des mondes*, de Philip Pullman, *Eragon*, de Christopher Paolini, *Twilight*, de Stephenie Meyer, *Le Monde de Narnia*, de C. S. Lewis, *Percy Jackson*, de Rick Riordan, *Hunger Games*, de Susanne Collins, *Labyrinthe*, de James Dashner, *Divergente*, de Veronica Roth, et plus récemment *Nos étoiles contraires*, de John Green ou *13 reasons why*, de Jay Asher. Le cas du *Seigneur des anneaux*, publié chez Bourgois dans les années 70, est un peu à part parce qu'il touche un public bien plus large. Majoritairement issus de l'édition anglaise et américaine, ces textes ont été traduits par des traducteurs reconnus : Jean-François Ménard et Jean Esch ont traduit *Artemis Fowl*, d'Eoin Colfer, Rose-Marie Vassallo a traduit *Les Désastreuses Aventures des orphelins Baudelaire*, de Lemony Snicket, Josette Chicheportiche *Le journal d'une princesse*, de Meg Cabot, etc. Ces titres sont devenus autant de best-sellers, partout dans le monde, et leur adaptation au cinéma ou en série télévisée a encore augmenté leurs scores. Au point que les producteurs viennent désormais à Bologne pour repérer les livres dont on parle, en quête de ces fictions adaptables pour le petit ou le grand écran, mais aussi à la recherche de personnages pour les petits susceptibles de devenir des héros de dessins animés.

Il n'est pas de foire de Bologne sans qu'éditeurs ou agents essaient de vendre à leurs confrères « *le nouveau Harry Potter* » – si bien qu'on voit fleurir nombre de titres peuplés de créatures fantastiques, de dragons, de magiciens, etc. Cette course au best-seller a aussi modifié les rapports professionnels et on peut dire que la lit-

térature pour la jeunesse a adopté les mœurs de la littérature pour les adultes. Désormais les éditeurs pour la jeunesse sont aux aguets. Ils ont des *scouts* qui surveillent les marchés étrangers pour être les premiers à acheter ces titres. Christine Baker, responsable éditoriale de Gallimard jeunesse qui a importé Harry Potter, vit à Londres depuis quarante ans et reçoit les manuscrits en même temps que ses confrères britanniques. Hachette a publié *Twilight* grâce à sa scout Natasha Farrant. Nombre de grandes maisons jeunesse ont leur scout, chargé de repérer pour eux les futurs best-sellers. Les éditeurs se battent pour les mêmes titres et participent à des enchères pour en acheter les droits. Si une adaptation cinématographique est déjà prête, les stands bolognais en diffusent extraits et bandes-annonces sur des écrans tandis que se réunissent les responsables du marketing de toutes les maisons étrangères pour échanger sur le lancement. Cela peut aller jusqu'à la sortie mondiale savamment orchestrée comme pour le dernier John Green, *Tortues à l'infini*, traduit par Catherine Gibert et paru à l'automne 2017 chez Gallimard.

Signe que la littérature de jeunesse a conquis sa maturité et sa reconnaissance, on assiste à des re-traductions. En 1995, Hachette Jeunesse a confié la retraduction de *Fifi Brindacier* à Alain Gnaedig. Tristram a demandé à Bernard Hoepffner de retraduire *Les Aventures de Tom Sawyer* et *Les Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain et les publie dans une collection de poche. Entre autres.

Chaque année, Bologne propose une *master class* numérique qui permet de faire le point sur le sujet. Il y a cinq ou six ans, des applications issues d'albums sur lesquelles on pouvait choisir la langue ont fait leur apparition. C'était les débuts balbutiants des nouvelles technologies et elles n'ont pas pénétré notre territoire. Mais cela doit attirer notre attention sur les possibilités qu'offrent ces nouveaux media. L'éditeur doit maîtriser le contenu et le traducteur doit intervenir. On ne peut pas laisser Google Traduction ou tout autre géant des Gafam régner sur l'édition et la traduction mondiales. Soyons vigilants.